

Pentecôte de Robert Marteau

Fernand Ouellette

Volume 16, numéro 1 (91), janvier–février 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30465ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F. (1974). *Pentecôte* de Robert Marteau. *Liberté*, 16(1), 136–137.

2. PENTECÔTE* de Robert Marteau

Je ne raconterai pas *Pentecôte*, dernier roman de Robert Marteau, pas plus qu'on n'enclôt une musique en griffonnant quelques notes sur une portée, pas plus qu'on n'évoque la lumière d'un Piero della Francesca, même si elle vous a imprégné l'oeil longuement, et blanchi, allégé le coeur. Autant Novalis entendait ses contes telle la voix d'un long vent traversant les arbres, autant Marteau propose un tableau en prolongeant sa résonance, en poursuivant pratiemment ses harmoniques. Non seulement il est poète (n'a-t-il pas écrit de vastes poèmes?), mais il est peintre avant tout depuis que ses yeux ont surpris la lumière sur l'eau des marais poitevins, depuis que son regard s'est ouvert en parcourant une Charente elle-même ouverte à l'infini par la mer. Et lorsque *Pentecôte* (le personnage principal) choisit sa « navigation », il ne peut choisir que d'entrer « vivant dans la mort ». S'il a posé « le pinceau sur le rebord de la fenêtre », c'est qu'il va dérivant, nul ne sait où, à la suite de sa propre musique. Il pénètre son pays, qui est un « palimpseste », par la voie des eaux scintillantes, pour mieux retrouver la lumière sous les marais. Car il est un maître de la transparence, dans le sens que l'ancienne écriture, qui n'a pas d'ombre, le guide vers la mer, vers la mort des vivants, vers sa naissance. Aussi, quand les habitants du pays tournent en rond comme une embarcation n'ayant plus qu'une rame, et se heurtent contre l'opacité de l'absence de *Pentecôte*, celui-ci, comme l'alouette du matin, dirait Marteau, fixe le soleil qui monte vers le midi, parmi les ors que nul peintre ne peut rendre. *Pentecôte* est en quelque sorte suspendu au bout de son propre regard. Ainsi franchit-il des mondes, glisse-t-il comme une barque silencieuse dans l'au-delà de sa propre lumière. Il va invisible « sur la laitance de la voie lactée », dans la « totale clarté du monde ».

* Roman, Gallimard, Paris, 1973. A publié précédemment : *Royaumes, Travaux sur la terre, Sibylles*, poèmes ; *Des chevaux parmi les arbres*, roman, et *Les Vitraux de Chagall*, album.

Robert Marteau écrit avec la précision du faucon. Il survole et saisit à la fois les dessous ombreux des arbres, là où se retirent très évanescentes, très fines, comme une marée secrète, les dernières lueurs du couchant. Il faut être peintre pour écrire *Pentecôte*. Il faut connaître son pays comme un aveugle le possède en épiant sa moindre respiration, en le recréant de pas en pas, parce que de pas en pas il remonte de la mémoire comme au premier jour, comme éclairé par toute la lumière que projette le fond de l'âme, plus vive que la solaire. Marteau aime son pays. Et lorsqu'il se donne à la parole, le pays devient parole. Alors quel magnifique palimpseste avec lequel se bat Pentecôte, pinceau à la main, afin de « rendre visible la transfiguration ». Marteau n'aurait su si bien écrire, s'il n'avait si lentement accueilli l'écriture de Vermeer. Il est un *écrivain*, un mage des transfigurations. C'est une qualité rare à une époque où l'on se donne plus volontiers à l'intelligence qu'à la vie. Il met plus de cœur que de science, là, dirait André Suarès, où l'on se voue au travail de la mort avec frénésie, là où le « cœur au cœur » n'a plus cours. Rien n'est peut-être plus moderne, en définitive, qu'un regard qui *voit*.

FERNAND OUELLETTE